

## Waati de Souleymane Cissé

Philippe Elhem

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24281ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Elhem, P. (1995). Review of [Waati de Souleymane Cissé]. *24 images*, (78-79), 57–57.

sur des éléments traités de façon purement anecdotique: le vol de merguez et l'expulsion des zonards du toit de la HLM, la visite chez le dealer à Paris, le vernissage, voire l'arrestation qui nous est présentée comme un cas-type qu'il fallait placer à titre d'exemple, mais le film en plus se plaît à courtiser le spectateur. Aux dépens même de son sujet, il s'égaré dans la frime stylistique et les dialogues cocasses qui, certes, cherchent à «faire vrais» mais trahissent un peu trop une volonté d'aiguillonner la complicité du spectateur. Dans la mesure où un désir trop affiché de séduire agit comme une force répulsive, le malaise devient présent dès les premiers instants (par les effets de cadrage notamment) qui font suite aux images vidéo d'émeutes du générique. Kassovitz est fier de savoir filmer et expose parfois à outrance,

comme une fin en soi, les «trucs» d'une technique qu'il maîtrise. Il faut bien lui accorder un sens du rythme bien aiguisé qui permet aux plans et aux séquences de se succéder rondement mais qui finit par s'essouffler en créant un enchaînement étale et répétitif qui lasse à mesure qu'il révèle le manque de chair des personnages et d'un sujet qui apparaît de plus en plus comme un simple prétexte: un prétexte à fabriquer un film «coup de poing» par lequel l'entreprise ne serait guère davantage que le véhicule de cet épithète. Un film qui sans en avoir l'air (voir la fausse épure du noir et blanc, la violence du thème) succombe au trop grand désir de plaire de son jeune réalisateur. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

## WAATI DE SOULEYMANE CISSÉ

**C'**est un véritable film-continent qu'a voulu dessiner Cissé avec *Waati* (*Le temps* en langue bambara). Huit ans après *Yeelen*, le cinéaste africain par excellence a déserté l'Afrique mythique et magique de son précédent opus. L'aterrissage est brutal. L'Afrique, même décolonisée, même débarrassée(?) du chancre de l'apartheid est un continent en perdition. En suivant la trajectoire de Nandi, l'attachante héroïne de son film, contrainte, adolescente, de quitter sa terre natale d'Afrique du Sud aux mains du pouvoir blanc pour rejoindre l'Afrique de l'Ouest (Côte-d'Ivoire et Mali) avant de retourner chez elle à l'avènement de Nelson Mandela, Cissé dresse un portrait-constat souvent terrifiant d'un continent qui se meurt alors même qu'il contient toutes les forces positives qui pourraient présider à sa résurrection.

Le potentiel humain est là, mais le politique ne suit pas. Les guerres ethniques explosent un peu partout au moment même où l'Afrique est gagnée petit à petit par les sables de la désertification. Le pouvoir économique est toujours aux mains des Blancs (et en Afrique du Sud cela comprend aussi le pouvoir administratif). Bref, le continent africain est plus que jamais au bord de l'explosion. Sauf... sauf si la fraternité, extra-ethnique, extra-territoriale, se met à dépasser tous les clivages, réussit à imposer une solidarité à l'échelle continentale. Et cette solidarité — c'est le message



positif sinon optimiste du film, son credo — sera le fait des femmes. Ou ne sera pas. À ce titre, *Waati* est un acte de foi dans la femme africaine, dans sa générosité, sa capacité tenace à résister et à transmettre.

*Waati*, pour toutes ces raisons, est un film important. Mais est-il, pour autant, un film *cinématographiquement* important? Lorsque Souleymane Cissé filme dans sa culture (Afrique de l'Ouest), il retrouve le souffle, la poésie et le sens de l'espace qui caractérisaient *Yeelen*. Ce qui, malheureusement, est loin d'être le cas lorsqu'il

s'attaque à l'apartheid dont le traitement n'échappe ni aux stéréotypes du genre, ni à une symbolisation un peu emphatique, le péché mignon du cinéaste. On aurait envie de dire que l'ampleur du propos de *Waati* n'est que difficilement contenue par sa forme. Le film, effectivement déborde de partout et se perd parfois en digressions simplificationnelles (notamment la séquence mystique des rastas et son paradoxal message antidrogue). Un film nécessaire néanmoins. ■

PHILIPPE ELHEM